

« Dostoïevski, auteur de *Crime et Châtiment*, a-t-il lu *L'Assassinat du Pont-Rouge*, de Charles Barbara ? », *Revue de Littérature comparée*, No 4, octobre-décembre 1993, Paris, Didier, par Nori KAMEYA

## NOTES ET DOCUMENTS

### DOSTOÏEVSKI, AUTEUR DE *CRIME ET CHÂTIMENT*, A-T-IL LU *L'ASSASSINAT DU PONT-ROUGE*, DE CHARLES BARBARA ?

Tandis que nous préparions notre thèse, soutenue en 1983, sur un conteur méconnu, Charles Barbara (1817-1866)<sup>1</sup>, nous avons remarqué que le roman de Dostoïevski, *Crime et châtiment*, avait une ressemblance surprenante dans les sujets, l'intrigue, les pensées qui traversent l'œuvre tout entière, avec celui de Barbara, *L'Assassinat du Pont-Rouge*, et que l'on pouvait trouver une analogie jusque dans les détails tels que les événements, les rôles et les caractères des personnages, et sur beaucoup d'autres points. Barbara le publie, de son vivant, d'abord en 1855 dans la *Revue de Paris*, puis chez Hetzel en Belgique la même année, ensuite chez Hachette en 1858 et en 1860. Dostoïevski (1821-1881) achève son ouvrage en 1866. Dans *Crime et châtiment*, psychologie et philosophie sont superposées à une vaste description des mœurs et de l'actualité politique et sociale. C'est un peu la même chose chez Barbara, mais les mœurs, l'actualité politique et sociale occupent moins de place. Pour cette raison, le roman russe forme naturellement un univers beaucoup plus riche et complexe. Encore l'approfondissement de la pensée philosophique et la finesse de l'analyse psychologique restent-ils sans égal chez le romancier russe. Pourtant il ne nous semble pas moins intéressant de les rapprocher<sup>2</sup>.

Clément, jeune héros de *L'Assassinat du Pont-Rouge*, s'était activement occupé de chimie au collège. Il aurait voulu se consacrer plus tard à l'étude des

---

1. Nori Kameya, *Un conteur méconnu. Charles Barbara (1817-1866)*, Minard, 1986 (sigle : CB).

2. Nous employons pour notre rapprochement : Charles Barbara, *L'Assassinat du Pont-Rouge*, Hachette, 1858 et Dostoïevski, *Crime et châtiment*, (Introduction : Pierre Pascal ; Traduction : D. Ergaz et d'autres ; Chronologie, Bibliographie, Annotation : Sylvie Luneau), Gallimard, 1973 (sigle : Cc).

sciences naturelles, mais c'était impossible (36 et 137)<sup>3</sup>. Il avait vécu dès son plus jeune âge tout seul sans aide et sans ressources (11). Raskolnikov, jeune héros de *Crime et châtiment*, pouvait suivre ses études de droit à l'université grâce aux sacrifices de sa mère et de sa sœur, mais il est obligé de les arrêter à cause de son extrême pauvreté (69-70). L'un et l'autre jouissaient donc d'une supériorité intellectuelle malgré leur pauvreté.

*B*<sup>4</sup> : Pour sortir de son indigence, Clément tue, sans témoin, Thillard, un agent de change, qui est un scélérat.

*D* : Pour sortir de son indigence, Raskolnikov tue, sans témoin, une vieille usurière inutile et malfaisante.

Le motif direct est l'indigence. Et sans parler du crime parfait, les métiers de ces deux victimes présentent une analogie.

Or, ces meurtres semblent trouver leur justification dans la philosophie de la révolte, fruit du matérialisme et du rationalisme. La philosophie de Clément, esprit critique et observateur sincère, se rapproche de celle du bandit Vautrin<sup>5</sup>; celle de Raskolnikov, vraisemblablement issue de la question de Rastignac sur la conscience<sup>6</sup> et de la leçon de Vautrin, est de plus mariée au napoléonisme, ce qui donne lieu à des développements philosophiques destinés à mieux justifier le meurtre. Il prétend même accomplir un geste humanitaire. La pensée de l'un et de l'autre n'est donc pas identique. Pourtant chez tous deux il n'y a pas de différence essentielle : c'est la négation de l'absolu, le relativisme dans le bien et le mal, la négation de la loi morale et civile, c'est-à-dire la légitimation de l'homicide. « Tout est permis si Dieu n'est pas ». S'y joignent l'idée de l'homme fort et supérieur qui énonce des pensées nouvelles et qui « ose faire », et le mépris envers les individus ordinaires qui sont conservateurs, qui ont, par conséquent, pour rôle d'obéir. Ces deux philosophies sont marquées en particulier par un culte de la volonté de puissance et du tempérament audacieux.

*B* : Clément énonce sa philosophie à son ami confident, Max : « Quand on est convaincu qu'il n'y a pas de Dieu, que la conscience n'est qu'un préjugé, [...] ce qu'on appelle crime n'est tel que relativement [...] la douleur n'a pas de sens, tout ce qu'on peut faire impunément pour s'en délivrer est permis, il n'est [...] d'utile que la préoccupation de se jouer des lois ». (126-7) Le « bien » et le « mal » (42) ne sont que relatifs. « Étais-je libre de penser contrairement à mes impressions et pouvais-je croire en ce que je jugeais radicalement faux ? » (126) « Il n'est qu'un lâche ou qu'un imbécile qui puisse craindre des chimères et des fantômes ». (127) « Un Dieu, une Providence » (42) ne sont que « les inepties hyperphysiques à l'aide desquelles on exploite les niais. Que ne puis-je t'arracher de désastreuses illusions et te soustraire du nombre des dupes ! Regarde-moi ! c'est ma jouissance et mon orgueil ». Max, de son côté, insiste sur le tempérament puissant de Clément en disant : « Combien [de jeunes gens] ont en eux le germe des vices qui sont en fleur chez lui, et n'atteignent point à l'énormité de ses fautes, uniquement parce qu'il leur manque sa force, son tempérament, son audace ! » (13)

*D* : La conversation entre un officier et un étudiant que Raskolnikov entend dans une mauvaise taverne, lui semble prouver la légitimité de son projet : « Si on la

3. Le chiffre ou les chiffres entre parenthèses indiquent la pagination des textes.

4. Les faits concernant *L'Assassinat du Pont-Rouge* sont précédés de la lettre *B* (Barbara) ; ceux qui se rapportent à *Crime et châtiment* sont précédés de la lettre *D* (Dostoïevski). Ce ne sont pas toujours des citations, mais ce sont souvent les résumés des parties concernées. Les citations sont entre guillemets.

5. Voir *CB*, pp. 97-100.

6. Conversation entre Rastignac et Bianchon au sujet du meurtre du fils de Taillefer (voir Balzac, *Le Père Goriot*).

[l'usurière] tuait et qu'on prenne son argent avec intention de le faire servir au bien de l'humanité, crois-tu que le crime, ce tout petit crime insignifiant, ne serait pas compensé par des milliers de bonnes actions ? » (108) D'autre part, d'après Raskolnikov, « les hommes peuvent être divisés [...] en deux catégories : l'une inférieure (individus ordinaires) ou encore le troupeau dont la seule fonction consiste à reproduire des êtres semblables à eux, et les autres, les vrais hommes, qui jouissent du don de faire résonner dans leur milieu des *mots nouveaux* <sup>7</sup>. La première est composée d'hommes conservateurs, sages, qui vivent dans l'obéissance [...] Dans la seconde, tous transgressent la loi ». (313) Et « celui qui est doué d'une volonté, d'un esprit puissants, n'a pas de peine à devenir leur maître. Qui ose beaucoup a raison devant eux. Qui les brave et les méprise gagne leur respect ». (477)

Leurs philosophies qui autorisent le meurtre devaient être incontestables au point de vue logique.

*B* : « En quoi suis-je donc plus criminel que tant d'autres qu'animent des pensées identiques, sinon en ce que j'ai prétendu être plus rigoureux logicien ? » (127)

*D* : « Sa casuistique aiguïsée comme un rasoir avait eu raison de toutes les objections » (114) « L'arithmétique est exacte ». (« Premier Carnet » <sup>8</sup> (744))

Pourtant la nature humaine qui gisait au-dessous de la conscience marchait indépendamment de leur pensée spéculative, ce à quoi les héros ne s'attendaient pas. Proposant les théories de la révolte comme thèse, les deux romanciers leur opposent en antithèse la nature humaine. Ils analysent tous les processus de ce qui se passe au plus profond du cœur d'un criminel. Les héros vivent sans cesse dans des trances et dans un état d'épouvante, de crainte qu'on ne découvre leur crime. Ils voient une référence à leur crime même dans les allusions involontaires émanant des autres et éprouvent aussi de l'épouvante face à des événements infimes. Par exemple : Clément et sa femme Rosalie, qui est complice, tressaillent en entendant la sonnette de la porte (107). Mais ce n'est que l'arrivée de leur enfant amené par la nourrice. Raskolnikov, à un coup frappé à la porte avec la voix du concierge, sursaute et son cœur bat à lui faire mal (135). Mais ce n'est que la convocation de la police pour cause de règlement de dette. Et au mot prononcé sans aucune intention particulière par sa sœur Dounetchka : « Je n'ai tué personne... », il pâlit et faillit s'évanouir (283). Clément tressaille quand Max évoque la vie misérable de la période de la rue Saint-Louis-en-l'Île, là où il a tué Thillard (26). Par ailleurs Clément erre dans la ville tantôt en délire tantôt plongé dans le recueillement (35 et 159). Raskolnikov connaît des moments semblables. De plus, par l'obsession de leur crime, les deux héros, flottant aux limites du rêve hallucinatoire et du réel, voient tous deux, l'un le visage pâle de son fils ressemblant fortement à celui de sa victime, l'autre le visage même de sa victime, aperçus dans les deux cas dans un coin obscur d'une chambre. Chaque visage aux traits vifs a une profonde influence sur la psychologie du meurtrier (*B* : 128-9 ; *D* : 330-2).

Les héros ont besoin de cacher mais aussi d'avouer leur crime. Sans parler de l'analogie de l'idée, on trouve même une ligne similaire chez les deux auteurs.

*B* : Clément est tout seul après la mort de Rosalie. Il cache son crime avec d'excellentes précautions. Mais le « besoin que ressentent les misérables [...] de confier leurs fautes [...] est chose notoire. Harcelé par un besoin de ce genre, Clément ne voyait pas une seule fois Max, qu'il n'eût en quelque sorte son secret sur les lèvres.

7. Souligné par Dostoïevski.

8. « Premier Carnet » et « Deuxième Carnet » concernent les « Carnets de *Crime et châtement* ». Ceux-ci sont contenus dans *Cc*.

A cette heure, il était impuissant à maîtriser les souffrances aiguës ». (124) « [II] n'était pas nécessaire de l'entendre à tout bout de champ s'écrier : « Cela est intolérable ! » ou : « *Je ne peux plus vivre de la sorte !* »<sup>9</sup> [...] pour concevoir jusqu'à quel point il était impatient d'une telle vie. "Oh ! que ne puis-je parler !" dit-il un jour avec des sanglots dans la gorge ». (125-6). Cette force intérieure finit par l'emporter sur la puissance de la raison de Clément, qui avoue tout à Max. (131-148)

D : Raskolnikov, pour cacher son crime, résiste de toutes ses forces à la tactique psychologique du juge d'instruction, mais malgré cela, ne pouvant plus supporter la solitude infernale, il finit par tout confesser à Sonia. Et il lui dit : « Tu pleures maintenant et tu m'enlacs encore mais dis, dis... pourquoi ? Parce que j'ai manqué de courage pour porter mon fardeau et que je suis venu m'en décharger sur une autre en disant : "Souffre, toi aussi, j'en serai soulagé." » (473) Et plus loin, il dit qu'il « avait reconnu avec la jeune fille [...] qu'il ne pouvait continuer à porter seul un pareil fardeau ! » (506) D'ailleurs on lit dans le « deuxième Carnet<sup>8</sup> » : « J'ai un secret, et si on l'apprenait on se détournerait aussitôt avec horreur. C'est pourquoi je serai éternellement seul. *Peut-on vivre ainsi ?* » (751-2).

Il est intéressant de voir l'idée commune que les deux romanciers ont conçue en ce qui concerne la confession et les remords.

B : La confession de Clément est constituée de deux chapitres, dans l'ordre : « XV. Aveux complets » des circonstances du crime (131-48) et « XVI. Remords ». (149-61)

D : Dans le « Premier Carnet » on rencontre une note : « (N. B.) 2<sup>e</sup> Section. Confession, le récit du crime [...] Puis condamnation totale de soi-même ». (736)

Malgré leur confession et leurs remords, les héros n'éprouvent pas de repentir<sup>10</sup>. Mais au bout d'une douleur infernale et sans repos, nous trouvons une même pensée chez eux. Clément l'exprime clairement. Raskolnikov ne l'exprime pas, mais on peut la pressentir sans beaucoup de difficulté. En effet Dostoïevski fait le commentaire suivant de son roman dans une lettre à M. N. Katkov (septembre 1865)<sup>11</sup>.

B : « Le plus insigne scélérat, supposez qu'il soit assez adroit pour échapper au baigné ou à l'échafaud, peut trouver en lui-même un châtiment mille fois plus terrible que celui dont il se joue... » (151)

D : « Je fais [en outre]<sup>12</sup> allusion dans mon récit à cette idée que la peine [juridique]<sup>12</sup> dont on frappe le crime effraie le criminel bien moins qu'on ne le pense, [les législateurs en particulier]<sup>12</sup> parce que *c'est lui-même qui l'exige*<sup>7</sup> [morale-ment]<sup>12</sup> ». (841)

On peut noter la fuite des deux héros.

B : Clément, qui à cause de l'instinct du sang ne veut pas mourir, fuit en Amérique avec son fils. (« XVIII. Un homme heureux ») Dans la *Revue de Paris*, Clément passe à Londres d'abord, puis en Amérique. (15 janvier 1855, p. 249)

D : Raskolnikov a eu une fois l'idée de fuir en Amérique. (173) Dans le « Deuxième Carnet » on lit : « Au matin dans mon sommeil je rêvais tout le temps à mon projet de partir, de fuir [de quelque façon]<sup>12</sup> d'abord en Finlande, puis en Amérique... » (765)

9. Souligné par nous.

10. Clément partira sans se dénoncer pour vivre une nouvelle vie en Amérique, « effrayé, sinon repentant » (176). Raskolnikov repousse orgueilleusement la proposition de Sonia de demander pardon à tout le monde au prochain carrefour (479-80) et de se dénoncer. Et il luttera contre le policier.

11. Lettre comprise dans le « Deuxième Carnet », Cc, pp. 840-2.

12. Les mots, les phrases écrits par l'auteur entre les lignes ou en marge mais qui se rapportent évidemment aux textes fondamentaux, sont mis entre crochets par I. I. Glivenk.

Par ailleurs Dostoïevski fait remarquer ceci dans la même lettre adressée à Katkov : Raskolnikov décide de « partir pour l'étranger et ensuite [de] devenir toujours un homme honnête, ferme, inflexible dans l'accomplissement « de son devoir vis-à-vis de l'humanité », — ce qui évidemment « effacera le crime », si [...] on peut appeler crime le meurtre [de la] vieille » (840-1). C'est justement ce que Clément a mis en pratique. En effet dans le « Deuxième Carnet » Raskolnikov exprime sa décision de se racheter par le bien sans se dénoncer. La note suivante nous fait penser à une description dans *L'Assassinat du Pont-Rouge*.

*B* : Clément accumule de bonnes actions en Amérique. « Il accord[e] du travail à qui en [veut,] fond[e] des écoles, contribu[e] pour une somme considérable à l'édification d'un hôpital ». On le voit « sacrifier des intérêts immenses plutôt que d'avoir un procès ». (166)

*D* : « Pourquoi parler ? Je rachèterai par le bien. JE ME PLONGERAI DANS LE BIEN ». (752)

Une autre note dans le « Premier Carnet » nous rappelle encore quelques lignes de Barbara, parce qu'il s'agit d'un acte d'héroïsme accompli à l'occasion d'un incendie.

*B* : « [On] trouvait Clément prêt à rendre service [...] à sacrifier sa vie [...] On citait de lui [...] divers traits qui approchaient réellement de l'héroïsme. Un sinistre, allumé par la poudre, menaçait de dévorer la ville ; le vent propageait l'incendie [...] Clément la hache à la main [...] au risque d'être [...] englouti sous les décombres [...] préserv[ait] la ville] de la ruine ». (166)

*D* : « Repentez-vous et recommencez une autre vie. Du fond du désespoir une autre perspective. [INCENDIE]. Déjà rien que par votre héroïsme vous effacerez, vous rachèterez ». (735-6)

Et dans la finale des deux œuvres il s'agit particulièrement du retranchement du héros du monde humain, bien que les auteurs mènent l'action de manière différente.

*B* : Clément note son aveu juste avant sa mort : « Il est [...] des crimes qui excluent fatalement du milieu des hommes ». (177) Et il meurt, sur le chemin de retour dans son pays, dans « une île inculte [...] qui sépare l'espace compris entre le nouveau monde et l'Europe en deux longueurs à peu près égales ». (173)

*D* : Raskolnikov se dénonce lui-même « pour rejoindre les hommes, fût-ce au baigne. La conscience de son isolement, de son retranchement de l'humanité, qu'il a ressentie aussitôt après avoir commis son crime, le fait trop souffrir ». Lettre à Katkov (841)

Nous avons montré l'analogie des pensées et des plans ainsi que celle du traitement des aspects philosophique et psychologique. Or dans une perspective générale, on peut aussi qualifier les deux œuvres de roman noir et de roman policier, bien qu'on ne puisse pas les ranger dans le genre moderne de l'enquête pure. Barbara et Dostoïevski ont en commun la scène terrible de l'assassinat minutieusement et vivement décrite qui donne la chair de poule (*B* : 141-8 ; *D* : 120-4). Nous regrettons de ne pouvoir citer ces belles descriptions, trop longues. Quant à l'aspect policier, nous y constatons plusieurs analogies. La partie policière des deux romans commence par un dialogue entre deux jeunes amis, dont l'un a un rôle secondaire, tandis que l'autre est un bon ami du criminel. Tous les trois sont à peu près du même âge. Et dans la conversation le personnage secondaire parle des journaux.

*B* : Les deux jeunes amis, Rodolphe, personnage subalterne, et Max, l'ami bon et fidèle de Clément, parlent de la noyade de l'agent de change. Rodolphe en informe Max en lui relatant par le détail le contenu des journaux. (5)

*D* : Les deux jeunes amis, Zossimov, personnage secondaire, et Razoumikhine, l'ami bon et fidèle de Raskolnikov, parlent de l'assassinat de la vieille usurière. Razoumikhine lui fait part des informations, alors que Zossimov est informé par les journaux. (180)

Chaque œuvre a deux sortes de détectives : l'un est un bon ami du criminel, l'autre un juge d'instruction, bien qu'un autre policier subalterne apparaisse chez Dostoïevski. D'abord les rôles de Max et de Razoumikhine se ressemblent. Ce sont eux qui mettent en doute l'opinion reçue (*B* : 22 ; *D* : 180-9). Et sans savoir que leurs amis sont des criminels, ils les troublent et les dérangent psychologiquement quoique involontairement par leurs conversations qui rappellent les crimes. Amis fidèles, ils assistent à toutes les péripéties de la vie de leurs amis et observent toutes les réactions de ceux-ci (*passim*). Ainsi ils se chargent d'éclaircir les mystères, Max pour les lecteurs, Razoumikhine pour les personnages du roman puisque le criminel est connu des lecteurs chez Dostoïevski. De plus, Max était autrefois un ami de collègue de Clément (11), de même Razoumikhine est ami de Raskolnikov depuis l'université (92). Et ils sont tous deux hommes de bonne volonté.

Voyons maintenant l'autre détective, un juge d'instruction. Dans les deux romans, c'est à l'occasion d'une réunion intime qu'il procède à son enquête. Il est affable envers le criminel, du moins en apparence, mais le met dans une situation critique par ses paroles qui provoquent en lui un trouble psychologique intense.

*B* : Le juge d'instruction, M. Durosoir a accepté d'être le parrain du fils de Clément qui est né après l'attentat commis par son père. (61) Il est invité à une soirée musicale, réunion d'intimes tenue chez Clément. (88-101) Il y raconte une affaire d'assassinat qui a une forte ressemblance avec le cas de Clément. Rosalie devient « livide » (96) et perd connaissance. (99) Quant à Clément il a l'apparence « d'une figure en cire ». (96) On dirait qu'il va « tomber de faiblesse », dit le conteur. (100) Mais « M. Durosoir est loin d'avoir une pensée d'inquisition quelconque », selon l'observation de Max. Il s'inquiète de l'état de Rosalie. Cet événement conduit Clément à faire à Max des aveux complets. (61)

*D* : Le juge d'instruction, Porphyre, est un parent éloigné de Razoumikhine. (179) Il est invité comme Raskolnikov à une petite réunion d'intimes tenue un soir chez Razoumikhine. Raskolnikov, en y arrivant dans un état de grande faiblesse, repart sans y assister. Le lendemain, inquiet, il rend visite à Porphyre avec Razoumikhine sous prétexte de demander le dégagement des objets qu'il avait mis chez l'usurière. Razoumikhine, sans savoir que son ami est un criminel, donne l'occasion de discuter sur les crimes dont on s'était entretenu la veille. A ce propos, le juge pose des questions au héros sur son article « Le Crime ». Il l'ébranle ainsi psychologiquement. (304-19) Le héros, devenu « pâle », lutte contre le juge. (318) Ce dernier est impertinent sous des dehors polis et affables. Mais il n'a aucune intention de l'« interroger dans les règles ». (319) Dès lors il le perturbera et le laissera tomber dans la terreur par sa stratégie psychologique (388-406) et enfin Raskolnikov confessera tout à Sonia. (468-80)

Cè qui est à remarquer, c'est que dans le « Deuxième Carnet », cette conversation stratégique de Porphyre avec Raskolnikov (sous sa forme primitive) est faite, sans transition de lieu ni de temps, en une soirée, dans une petite partie tenue chez Razoumikhine, et non chez le juge. (843-4) Il faut remarquer aussi que le héros devient « pâle et maladif » (844) comme Rosalie « livide » et qu'il perd connaissance après la réunion comme elle le fait pendant la soirée.

Quant au juge, tout en discutant sur les crimes, il insiste même sur l'impossibilité d'un homicide de la part du héros. (844)

On peut prêter attention au fait que dans un esprit comparable chaque héros rencontre son juge de façon similaire. Raskolnikov comme Clément était presque sûr que le juge avait une conviction en ce qui concerne son crime.

*B* : (Clément est allé déposer sa femme évanouie dans sa chambre.) « La porte de la chambre [...] ne roula pas plutôt sur ses gonds, qu[e le juge] y courut. Peu s'en fallut qu'il ne heurtât Clément qui rentrait seul. Les deux hommes s'arrêtèrent simultanément l'un devant l'autre ». (99)

*D* : Raskolnikov, sortant de sa chambre, « à peine venait-il d'ouvrir la porte qu'il se rencontra nez à nez dans le vestibule avec Porphyre ». (506-7)

Il faudra faire attention encore à un autre point tout à fait différent de l'aspect policier. Les ponts et les fleuves ont un rôle important et symbolique. C'est le Pont-Rouge et la Seine chez Barbara ; plusieurs ponts et la Néva chez Dostoïevski. Le rôle des ponts chez les deux écrivains est assez différent, mais on ne peut pas nier l'analogie. Faudrait-il attribuer la présence des ponts et des fleuves à une certaine ressemblance topographique entre les deux villes, Paris et Saint-Petersbourg ? Clément jette du Pont-Rouge dans la Seine le cadavre de sa victime (147). Raskolnikov, extrêmement soucieux de cacher les objets et l'argent qu'il a volés à l'usurière, pense « qu'il ferait peut-être mieux de se diriger vers la Néva » pour les y jeter (152). En fait il ne le fait pas. Mais on le voit jeter du pont Niklaevski dans la Néva la pièce qu'il a reçue en aumône (159). C'est un acte symbolique de défi à Dieu chez l'un (147), et chez l'autre celui de trancher le lien qui le retient à l'humanité (160).

*B* : « [J]'élevai le corps à hauteur d'homme, je le tins suspendu quelques secondes au-dessus du fleuve, puis je l'y laissai choir ». (147)

*D* : « [J]e sentis dans les mains la pièce dont on m'avait fait l'aumône ; j'ouvris la paume, la regardai [attentivement]<sup>12</sup> et [ensuite]<sup>12</sup> la lâchai dans l'eau ». (lignes dans le « Deuxième Carnet » qui correspondent à celles qu'on trouve dans le roman (808))

Nous avons relevé beaucoup d'analogies, quelquefois lointaines. Malgré tout, aucune ne nous permet de donner de preuve suffisante pour que l'on puisse affirmer que Dostoïevski ait lu Barbara. Il est indéniable que les pensées qui traversent les deux ouvrages ainsi que les idées dans la création de chaque œuvre se ressemblent beaucoup. Dostoïevski était contemporain de Barbara. L'un étudia à l'école des ingénieurs<sup>13</sup>, l'autre devait étudier à l'École polytechnique<sup>14</sup>. Les deux s'intéressaient à la psychologie humaine<sup>15</sup> ainsi qu'à la philosophie<sup>16</sup>, comme on le reconnaît dans beaucoup de leurs écrits. De plus, l'un comme l'autre lisaient Shakespeare, Rousseau, Goethe, Schiller, Hoffmann, Byron, Balzac, Hugo, E. Poe, E. Sue et Lacenaire<sup>17</sup>. Ils publièrent même dans leurs périodiques des contes de Poe dont l'un était « Le Chat noir »<sup>18</sup>. On peut en déduire qu'ils avaient des penchants analogues. L'intelligenza en

13. Voir *Cc*, p. 18.

14. Voir *CB*, p. 9.

15. Voir *ibid*, pp. 20, 34, 37, 44 et 46 en ce qui concerne Barbara.

16. Voir *ibid*, p. 62 en ce qui concerne Barbara.

17. Voir *ibid*, pp. 14-5, 20, 27, 74, 88-91 et 97-103. Voir aussi *Cc*, pp. 7-8 ; Dostoïevski, *Récits, Chroniques et Polémiques*, Gallimard, 1969 (sigle : RCP), pp. 1091-4 et p. 1742 ; lettre de Dostoïevski à son frère Michel du 9 août 1838.

18. Voir *CB*, pp. 22, 25 et 26 ; RCP, pp. 1091-2 et 1742.

Russie était à l'époque imprégnée de civilisation française. Il semble donc permis de penser que le fond intellectuel se rapproche plus ou moins chez l'un et l'autre. Le matérialisme et le rationalisme régnaient. La théorie de la révolte et l'idée de l'homme fort étaient à ce moment-là dans l'air. Dans ces circonstances, l'examen du mal et de la conscience devait être un problème inévitable pour les intellectuels. Il est possible que pour cet examen ils aient adopté le raisonnement dialectique et la méthode de la science expérimentale, et que l'un et l'autre aient opposé la nature humaine à la philosophie de la révolte, en employant l'analyse psychologique. En tenant compte de leurs divers penchants et de leur environnement social, il n'est pas impossible de penser qu'ils aient conçu, indépendamment, des romans remarquablement similaires dans leur traitement philosophique et psychologique. De même il n'est pas très surprenant qu'il leur soit venu l'idée d'écrire un roman policier bien que celui de Barbara soit l'un des premiers de ce genre dans la littérature française. Car tous les deux pratiquaient Hugo, Poe et Lacenaire, et l'actualité des affaires criminelles pouvaient leur fournir des sujets. L'idée de créer un roman policier appuyé sur l'enquête psychologique n'est pas exceptionnelle non plus : le recueil des témoignages et l'enquête psychologique étaient déjà utilisés dans les premières œuvres de ce genre. La combinaison d'un roman policier et d'un élément terrifiant ne nous semble pas étonnante non plus. Mais la probabilité pour que toutes ces phases identiques se retrouvent dans chacune des œuvres nous semble être faible. Cependant ce n'est pas non plus complètement impossible. Pourtant la totalité de l'analogie des détails individuels dans chaque phase et la superposition de toutes ces phases ne manquent pas de nous inviter à nous demander si le grand écrivain russe n'aurait pas lu le conteur français méconnu. D'ailleurs on trouve également une ressemblance dans leurs intrigues. Il faut avouer cependant que nous n'avons aucune preuve documentaire à ce sujet. Seulement il nous semble possible que Dostoïevski ait eu entre les mains le livre de Barbara. Car, tout d'abord il lisait couramment le français, était venu deux fois en France (arrivé le 15 juin, un mois de séjour en 1862<sup>19</sup>, puis à nouveau en 1863<sup>20</sup>) et ensuite cette œuvre de Barbara, ayant été adaptée pour la scène et représentée au théâtre de la Gaîté en 1858, a eu la chance d'avoir quatre éditions (voir *supra*, p. 505) avant les séjours de Dostoïevski en France. De plus, il nous semble que le nom de Barbara avait quelque chose pour attirer particulièrement l'attention de Dostoïevski, car il se trouve que le romancier russe avait une sœur appelée Varvara, nom qui correspond bien à Barbara en français. Si le nom de Barbara était tombé sous les yeux du romancier russe ou bien avait résonné à son oreille, il aurait certainement retenu son attention. Ajoutons que ce n'est qu'en 1865 que l'auteur de *Crime et châtiment* s'est mis à la rédaction de l'œuvre<sup>21</sup> bien que ce soit au baignoire qu'il ait conçu le thème d'un homme fort et bien qu'en 1859 il ait fait part à son frère de sa décision de commencer son roman.

Nori KAMEYA  
Japon

19. Voir Jacques Catteau, *Dostoïevski, L'Herne*, Herne, 1973, « Chronologie » par J. Catteau, p. 18. Dostoïevski, arrivé à Paris le 15 juin, y séjourne un mois, si l'on retranche la brève escapade à Londres, au début de juillet.

20. Il arrive à Paris le 14 août et part en septembre pour l'Italie avec A. Souslova.

21. Voir *Cc*, p. 12.